

LE PREMIER CAR-COUCHETTE

Par Jean-Baptiste Esmenjaud

Cette année, j'ai franchi une étape importante pour tout membre du club et c'est sans doute pour encourager les gumistes à passer cette sorte de rite initiatique qu'elle est à moitié prix. Il s'agit bien entendu du premier car-couchette. C'est une invention merveilleuse qui permet de passer un week-end au beau milieu des Alpes à grimper, skier ou randonner tout en habitant à Paris. Cela paraît au premier abord tout à fait impossible mais les témoignages de personnes qui ont testé sont formels : ça marche vraiment. C'est donc plein d'entrain que je me suis inscrit en début de saison, tout à fait enthousiasmé à l'idée de chausser mes skis sans prendre un seul jour de congé. Bien évidemment, j'ai dans un premier temps atterri sur liste complémentaire mais avec suffisamment de motivation et pour peu qu'on ne soit pas au fond de la liste, on finit souvent par être repêché même si c'est au dernier moment.

Quelques jours avant le départ, un petit mail de Guillaume recommande à tout le monde, bulletin météo à l'appui, de prendre des affaires très chaudes (températures de 8°C sous les moyennes annuelles). On se pèle déjà grave à Paris et cela ne va apparemment pas s'arranger pendant le week-end...

Le jour J, bien équipé et organisé pour le voyage en car grâce aux conseils d'un colocataire gumiste, je découvre à quoi ressemble l'intérieur du véhicule. Mon choix se porte sur les couchettes du bas (il y a beaucoup moins de hauteur sous plafond qu'en haut mais la couchette est plus plate, contrairement à l'étage du haut qui est tout gondolé). Côté fenêtre, je parviens tant bien que mal à dormir quelques heures dans mon espace exigü. Je constate que pour le prochain car vu ma taille, j'ai tout intérêt à me mettre de l'autre côté où il y a plus de place pour les grands à cause de la porte arrière du car qui compte pour une personne.

Arrivé à Névache, où le petit déj est organisé au chaud dans un gîte, je fais connaissance avec

mon groupe. J'échange aussi quelques mots avec Dominique qui ne manque pas de vanter les mérites de l'itinéraire prévu et du refuge : « Tu vas au refuge des Drayères dans le groupe de Michèle? Et bein vous allez bien vous geler, c'est non gardé, il n'y a pas de poêle et c'est très grand. En plus c'est des km de plat pour y aller, j'espère que vous aimez le ski de fond et les ampoules ! » Je ne peux pas lui donner tort pour la température du refuge pendant la nuit mais il se trompait pour le ski de fond car nous avons tenu à faire un détour à flanc de vallée plutôt que de rester au fond histoire de mieux profiter du blizzard glacial qui soufflait un peu plus en altitude.

Après une répartition rapide de la bouffe, c'est le départ. Il fait un froid de canard. Je constate quasi immédiatement après être parti que le tuyau qui doit m'alimenter en eau pour la journée est complètement gelé. Je n'ai rien vu venir, j'ai l'impression qu'il est devenu solide instantanément. On m'explique qu'en chassant l'eau du tuyau à chaque fois après avoir bu et en isolant le tube, on peut éviter ce genre de désagrément. Comme dirait Numérobis, il fait au moins -8000°C. Je me rabats sur mon thermos pour la journée.

Le départ est à fond de vallée, mais nous montons bientôt dans la brume sur le versant Est en direction

Dans le blizzard



des « ricouts ». Une fois le refuge dépassé, on continue un peu plus loin, les groupes étant un peu mélangés. Tout va bien sauf le froid tant qu'on y voit à peu près mais très vite on est en plein vent et en plein brouillard. On n'y voit plus qu'à quelques mètres. Je suis avec Alexandrine et le bonhomme devant nous, un certain Stéphane, nous dit d'attendre notre res avant de disparaître dans la purée de pois. On se retrouve à deux à cailler dans le froid et le vent. L'inaction nous congèle instantanément, on essaie d'identifier les silhouettes qui passent au loin (c'est à dire 3m environ) en bougeant nos orteils dans nos pompes pour ne pas les perdre. Une fois Michèle reconnue et rejointe, on avance péniblement dans le froid et le vent. Bien évidemment, la pause déjeuner passe à la trappe sans aucune protestation. Absolument personne ne veut s'arrêter un instant vu la température ambiante. Tout le monde a bien compris que c'est marche ou gèle !

Après avoir pas mal progressé, on finit par se regrouper. On n'y voit toujours goutte et le froid est toujours vif et mordant (termes tirés du bulletin météo). Ordre est donné d'enlever les peaux. On s'exécute aussi vite que possible. La première partie de la descente est assez complexe pour ne pas se perdre ou s'en prendre une : autant skier les yeux fermés, on ne voit absolument rien. On finit par sortir du brouillard et quelques centaines de mètres plus bas, on débouche sur des pentes raides clairsemées de barres rocheuses et densément peuplées en arbres.

Après exploration des alentours et réflexion Julien, notre cores, nous rassure : « Pas d'inquiétude, là ça passe pas mais on va repeaute, remonter et redescendre par le bon chemin »

L'idée de retrouver le brouillard et le vent glacial qui régnait plus haut ne nous enchante pas vraiment mais il n'y a pas le choix. Le moral des troupes commence à être sérieusement attaqué. Marie a une fixation qui déconne, ce qui rend sa remontée encore plus pénible. Alexandrine affirme être dans un état second, une sorte de « mode survie ».

Après une nouvelle traversée du blizzard, une fois arrivés au bon point de descente, on redépeaute avec hâte pour descendre à l'abri du vent le plus vite possible. On peut faire quelques virages en longeant la rivière jusqu'au fond de vallée. Marie, emportée par la joie d'enchaîner des virages avec style fait une magnifique chute et termine la tête en bas, un ski coincé sous un rocher dans la glace. Une fois le ski décoincé, Julien nous motive : « S'il vous plaît, soyez un peu sérieux et arrêtez de traîner parce qu'il est déjà tard, la nuit va vite tomber ».

Arrivés au fond de vallée, on repeaute. Il nous reste quelques km de plat pour arriver au refuge. Nous sommes tous congelés et la perspective d'arriver dans un endroit froid ne nous remplit pas d'allégresse mais entre quatre murs on sera toujours mieux que dehors.

On part le long du ruisseau. La nuit tombe. Julien nous rassure : « Pas d'inquiétude, on va bientôt trouver le refuge ».



Le festin du samedi soir

On finit par tomber sur un panneau qui indique le refuge à 4 km. Je sors ma frontale mais elle n'éclaire qu'un petit carré de neige à faible distance et rend le reste du champ visuel tout noir : on y voit mieux sans, grâce au peu de lumière ambiante. Alors que nous progressons, Alix m'indique une masse sombre un peu plus loin dans le noir : le refuge ? Je vois bien la forme noire mais je constate qu'il y a un arbre qui pousse dessus. Les arbres ne poussent pas sur les refuges.

On demande à Michèle si c'est encore loin. Elle nous répond fort logiquement : « Le panneau disait 4km, c'est qu'il y a 4km à faire, donc on va faire 4 km et on trouvera le refuge. » Julien trace devant. Marie a sa fixation qui déconne encore, Michèle l'éclaire en silence pour qu'elle rechausse tous les quelques mètres. Elle envisage de finir à pied mais vu l'épaisseur de neige, c'est exclu. Il fait toujours un froid de loup, on a marché toute la journée avec ce froid, il fait nuit... autant dire qu'on n'avance pas vite. 4 km à faire, quand on n'avance pas vite c'est long.

On finit par arriver au refuge. Il est au moins 19h ? Le groupe d'Antoine qui est déjà là ne nous attendait plus. Ils nous racontent qu'ils ont trouvé le lieu toutes fenêtres ouvertes aux quatres vents et rempli de neige. Ils viennent de passer l'après-midi à le nettoyer. Il fait bien évidemment glacial à l'intérieur, et comme prévu, il n'y a pas le moindre chauffage en vue. Julien nous rassure : « Pas d'inquiétude, avec toutes les couvertures qu'il y a on va avoir chaud et bien dormir »

Le réconfort arrive enfin avec le repas du soir. L'autre groupe nous a gardé du foie gras ! L'atmosphère se détend un peu, à défaut de se réchauffer, on rigole un peu. On a de l'appétit en retard, n'ayant



mangé que quelques graines et barres depuis le petit matin. C'est un véritable festin planifié par Alexandrine, auquel tout le monde rajoute son casse-croûte du midi. Une fois le repas terminé, on enchaîne les tournées de tisane. L'eau chaude (et la flasque de whisky tourbé de Michèle) nous remonte(nt) le moral. Après le repas, on s'entasse dans un dortoir pour essayer d'avoir chaud. Vu la

journée passée, tout le monde est plein d'appréhension pour la journée du lendemain mais Julien nous rassure encore : « pas d'inquiétude demain il fait grand beau, une belle journée nous attend. »

On demande à Michèle si c'est encore loin. Elle nous répond fort logiquement : « Le panneau disait 4km, c'est qu'il y a 4km à faire, donc on va faire 4 km et on trouvera le refuge. »

Le mail de Michèle nous enjoignait d'emporter « un petit duvet ou un bon sac à viande », je ne regrette pas d'avoir emporté plutôt une petite merveille de chez Valandré récemment acquise

dans l'optique de tester le bivouac en hiver. Malgré la température plus que négative pendant la nuit (le peu de neige qui a échappé au nettoyage est resté intact), j'ai beaucoup trop chaud. Ils sont très forts chez Valandré.

La journée du dimanche est ensoleillée comme prévu. Après une petite balade en direction du col de la grande tempête et le trajet Drayères-Névache essentiellement plat, nous passons par le troquet avant de remonter dans le car. On nous signale que les toilettes seront inutilisables au retour : elles ont gelé pendant le week-end. Le retour se fait sans histoire.

Je ne suis pas prêt d'oublier mon premier car-couchette et je peux confirmer qu'il est possible de passer un week-end complet dans les Alpes en habitant à Paris. Le froid nous aura mis à rude épreuve mais ça en valait la peine il en faut plus pour nous décourager : j'ai déjà fait 3 autres cars dans la saison.

Descente sur les Drayères dans le vallon des Muandes